

Réel et féminité

Susanna Morath

« Que désire une femme ? » se demandait Freud dans ses articles sur la féminité, en reprenant les nombreuses difficultés qui se présentaient à un homme quand il essayait de répondre à cette question. A la suite de quoi Jacques Lacan va faire d'incroyables pas en avant sur le thème de la féminité. Je vous rappelle, entre autres, un congrès qui s'est déroulé sur ce thème. La question la plus réussie a été l'invitation lacanienne, envoyée aux femmes, qu'elles parlent d'elles-mêmes.

Peut-être que le nouage du Réel Imaginaire au Symbolique pourra ainsi nous permettre de progresser du point de vue théorique.

Notre point de départ est, en synthèse, celui-ci : dans le discours féminin le symbolique apparaît, dans le nouage RSI, appauvri et, quelquefois, écrasé par les mythologies imaginaires. La puissante symptomatologie hystérique et, pendant le traitement, le discours que font les patientes, ouvre une porte pour soulager ces symptômes. Ils existent des symptômes et des conversions produits sur le corps qui indiquent de quelle façon le discours maternel est encore prédominant : le corps est parlé par un autre, et ne se situe pas encore dans le sujet qui produit les symptômes, dans ce cas, l'hystérie.

Le discours maternel n'est pas suffisant à la mise en place matérielle du langage quand la mère prend soin d'une très petite fille. Nous ne trouvons pas ici un signifiant précis qui indique avec un autre signifiant la créature féminine. Le symbolique n'arrive donc pas à se mettre totalement en marche.

Jacques Lacan ajoute, dans son Séminaire sur la Psychose, comment cet appauvrissement du symbolique peut entraîner les femmes vers la psychose. Le rôle de l'écoute dans le traitement analytique a été pour lui, et sera, d'une importance capitale, sans jamais faire trop d'interprétations et en permettant que le sujet mette en place ses propres temps.

Quelle influence pourrait avoir la dimension de l'impossible pour une femme ? Est-il possible de formuler une proposition clinique qui théorise cette question ?

Nous partirons des premières lignes de l'opéra *Rigoletto* de Giuseppe Verdi (1898), que le duc de Mantoue chante dans le troisième et le dernier acte. Cet air de Verdi est inspiré par Victor Hugo dans son œuvre "*Le Roi s'amuse : une femme souvent - n'est qu'une plume au vent*".

Par contre, en italien, cet air est dit ainsi :

« La femme est changeante

Telle une plume au vent,

Elle change de ton et de pensée »

Le duc réfléchit sur la perception de vacuité et d'impénétrabilité féminine. Nous trouvons dans l'air de cet œuvre un coureur de jupons qui méprise les femmes, mais le point culminant est l'attente de l'arrivée d'une prostituée. "Comment faire sans ce besoin sexuel vers les femelles ?" se demande le duc.

L'opinion du duc, résumée dans cet air, est que les femmes sont imprégnées de volubilité, d'inconstance, et surtout de grande mobilité, c'est à dire d'un manque de fermeté. Est-ce vraiment ainsi ? Et si c'est ainsi, à quoi est dû ce mouvement excessif ?

Retournons maintenant à Freud et au mythe œdipien qui interprète chez les petites filles un fort attachement envers la mère, puis une telle déception que celle-ci les entraîne érotiquement vers le père.

Pour Dora, la fuite à travers les rues de la ville, après avoir vu la peinture de la Madone de Dresde, est la constatation la plus accomplie que le symbolique insuffisant a été réduit à un phallus imaginaire. Une représentation forte, mais sans paroles.

La déception causée par la grossesse maternelle entraîne la jeune homosexuelle vers une chute et l'amène ensuite au signifiant de la grossesse : il n'y a pas un positionnement phallique qui lui permette une tenue symbolique.

Nous pouvons constater comment l'Œdipe pour une femme n'a pas une caractéristique mythologique certaine, comme pour le garçon. C'est l'Œdipe féminin et cela suffit.

La petite fille, puis la jeune femme, sont traversées par ces "déceptions" sur l'objet de l'amour. Ces déceptions sont l'apparition d'un impossible, le *das Ding*, comme nous le rappelle Jacques Lacan dans son Séminaire sur l'Éthique de la Psychanalyse. Chaque passage, changement, et déplacement, signifie se retrouver face à un Réel que le sujet cherche désespérément à couvrir avec une nouvelle représentation. Le fonctionnement automatique de la répétition est dans la conformation même de l'appareil psychique et c'est l'effet de l'enlèvement qui surplombe ce vide, ce *das Ding*.

Pour l'expliquer comme Aristote, c'est le *sovereign bien* de l'objet perdu qui est toujours recherché. Jacques Lacan indique en faveur de l'Éthique (et pas de la Morale) le placement de cet impossible à l'intérieur du psychisme, une interdiction fondamentale qui appartient à la naissance de la structure psychique. La chaîne signifiante peut ainsi s'étendre et se nouer d'une façon différente, en situant enfin le réel. La mère devient *Fremde*, étrangère, impossible. C'est là une très grande déception.

Le parcours de la sexualité féminine semble se tourner vers un autre chemin et se déplacer vers le père. Mais ce n'est pas comme ça. Pendant le parcours analytique d'une jeune fille, il est très important de soutenir cette identification paternelle, pour supporter provisoirement la déception. Paroles et discours sur le ressentiment, sur l'objet qu'il est impossible de retrouver. Si tout se passe bien, le père n'occupera pas la place de l'objet retrouvé. Un autre impossible, une autre déception.

On comprend comment l'appareil psychique n'arrive pas toujours à supporter tous ces mouvements et passages : il est fort probable que le navire puisse s'échouer dans ce passage si tourmenté.

Ces changements apparents, la volubilité chez une femme, ne sont que les effets d'un impossible, d'un réel qui déçoit à chaque fois, et qui risque souvent de ne pas trouver un autre nouage.

Nous pouvons supposer qu'un parcours analytique peut permettre à une femme de situer l'apparition du réel et, avec un bagage symbolique suffisant, faire face à une vie animée de désir.

Je crois que ceci est possible, mais pas sans grandes difficultés. Une femme a des obligations, au niveau familial, mais aussi social. Les autres lui demandent de s'occuper de toute l'organisation familiale, où tout doit marcher quasiment à la perfection. Cette situation oblige à suivre les indications d'une certaine immobilité, d'une renonciation au désir même. C'est un "ne pas bouger" qui rappelle le titre d'un film italien "*Non ti muovere*" (ne bouge pas) réalisé par Sergio Castellitto (*A corps perdu* en Français), tiré du roman de Margaret Mazzantini (titre en français : *Ecoute-moi*), et qui se situe au niveau du fantasme masculin. Ce fantasme qui, à son tour, couvre le lieu vide, le trou de *das Ding* des origines de la vie.

Si la répétition de ces mouvements tendus à la recherche de l'objet perdu est couverte par des autres représentations, et si on ajoute à cela une carence symbolique, la position féminine se retrouve en grand danger. Si à cette situation nous ajoutons une figure masculine qui, dans sa représentation imaginaire, voudrait une femme "immobile", cadavre, alors la dissolution du lien du discours entre homme et femme est assurée.

Divorce de deux réels totalement différents. Je crois qu'on pourrait lire ainsi l'ancien symptôme, mais toujours actuel, du féminicide. Rien à dire de la part des femmes (quelques fois seulement une plainte légale) et, de la part des hommes, un refus à comprendre ce vide constitutif qu'aucune femme ne pourra jamais ni représenter, ni couvrir.

Histoire de deux Réels, impossibles à consolider dans une seule chose.